

MARCEL ACHARD

de l'Académie française

THÉÂTRE

I

MADemoiselle DE PANAMA

LE CORSAIRE

PÉTRUS

nrf

GALLIMARD

MADemoiselle DE PANAMA

SUIVI DE

LE CORSAIRE

ET DE

PÉTRUS

ŒUVRES DE MARCEL ACHARD

nrf

MALBOROUGH S'EN VA-T-EN GUERRE

JE NE VOUS AIME PAS, *suivi de* LA FEMME SILENCIEUSE

JEAN DE LA LUNE, *suivi de* UNE BALLE PERDUE

LA BELLE MARINIÈRE, *suivi de* LA VIE EST BELLE

DOMINO, *suivi de* LA FEMME EN BLANC

THÉÂTRE

Tome I

Mademoiselle de Panama. — Le Corsaire. — Pétrus.

Tome II

Voulez-vous jouer avec moâ? — Jean de la Lune. —
Colinette.

MARCEL ACHARD

THÉÂTRE

MADemoiselle DE PANAMA

LE CORSAIRE - PETRUS

nrf

GALLIMARD

Huitième édition

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays y compris la Russie.
Copy right by Librairie Gallimard, 1942.*

MADemoiselle DE PANAMA

PIÈCE EN TROIS ACTES

Pour Juliette.

PERSONNAGES

ROSALIE	MICHÈLE ALFA
COSMO	JEAN MARCHAT
GEDEON	LUCIEN COËDEL
DOGUEREAU	} BERNARD BLIER
ROMANILLE	
MOSCAT	
QUERATA	PAUL OËTTY
NICANOR	JEAN CARMET

(Les rôles de DOGUEREAU, de ROMANILLE et de MOSCAT, qui symbolisent la continuité de l'effort français, doivent être interprétés par le même artiste.)

Cette pièce a été représentée pour la première fois au théâtre des Mathurins, le 16 janvier 1942 dans une mise en scène de Marcel Herrand.

L'action se déroule à Panama en 1888, pendant l'infuctueuse tentative des Français, dans un petit poste, près de Gamboa.

DÉCOR UNIQUE

Il est huit heures du soir. A Aix-en-Provence, semble-t-il tout d'abord. Chaque détail évoque en effet le salon paisible d'un petit fonctionnaire aixois des premières années de la troisième République. Des photographies (presque des daguerréotypes) lourdement encadrées, représentant l'une un homme à barbe sans grande personnalité, l'autre un homme jeune, blond, au visage tourmenté (type Arthur Rimbaud à 29 ans) se font vis-à-vis de chaque côté de l'immense baie-window qui occupe le fond de la pièce. Sous le portrait de l'homme à barbe, une petite porte qui donne à l'extérieur. Sous le portrait de l'homme blond, une petite table sur laquelle une couronne de fleurs d'oranger est exposée sous son globe. Dans le mur, à la droite du spectateur, s'ouvre une porte donnant dans la chambre de Rosalie.

Dans le mur de droite, un réduit où elle fait la cuisine est dissimulé derrière un rideau à ramages. Une table est recouverte d'un linoléum. Des fauteuils en rotin, dont le bon marché et l'exotisme se dissimulent sous des coussins ornés de dentelles, complètent, avec un canapé industrieusement orné lui aussi de savants ouvrages de dame, le mobilier sommaire de la pièce. Des éventails, des médaillons, une plante verte, un calendrier à bille, et une vue panoramique en couleurs atroces du port de Marseille, renforcent encore cette impression. Seul détail insolite, un casque colonial de femme est suspendu à la patère.

La pièce est plongée dans une demi-obscurité, car les volets sont clos, et l'épais store blanc baissé. C'est seulement quand on les lèvera que le paysage entrera dans la chambre, mi-désert, mi-jungle, et l'exotisme panaméen avec lui.

ACTE PREMIER

SEPTEMBRE 1888

SCÈNE PREMIÈRE

ROSALIE, seule.

Rosalie est une ravissante jeune femme d'une trentaine d'années. Le climat n'a pas entamé son élégance. Elle porte la jolie robe blanche à la mode de l'année précédente, un peu plus courte pour ne pas gêner ses mouvements. De hautes bottines noires ne parviennent pas à cacher la finesse de ses chevilles. Son corsage est très montant, mais égayé par un petit col bleu à pois blancs et une cravate de la même couleur. Il y a en elle quelque chose de provincial et de rigoureusement honnête qui a résisté à tous les exotismes et à toutes les promiscuités. Mais rien d'austère. En ce moment, elle s'affaire à de petits travaux ménagers. Elle dispose sur la table un service à café, ou du moins ce qu'il en reste, c'est-à-dire trois tasses. Elle ajoute un verre épais. Elle essuie méticuleusement tasses et verre, puis disparaît dans le réduit.

La porte s'ouvre. Gédéon et Doguereau entrent. Ils semblent d'honnêtes travailleurs à épaisses moustaches. Doguereau est roux, de physionomie banale et presque impersonnelle. Tous deux sont vêtus d'un pantalon et d'une chemise de toile blanche, et portent les bottes et la large ceinture de cuir.

SCÈNE II

ROSALIE, GÉDÉON, DOGUEREAU.

En entrant, Gédéon va lever le store et ouvrir les volets. Le paysage mystérieux de la jungle et du désert apparaît à l'horizon. La nuit ne viendra que lentement. Gédéon referme la fenêtre avec soin, puis se retourne, et voit que Doguereau hésite sur le seuil.

GÉDÉON. — Eh bien, entrez, mon vieux, entrez.

DOGUEREAU. — C'est bête, je suis ému.

GÉDÉON. — Ne me faites pas rigoler.

DOGUEREAU. — Depuis deux ans que je travaille au Panama, j'ai perdu l'habitude des honnêtes femmes.

GÉDÉON. — Elle est honnête, c'est entendu. Mais pas de cette façon-là. Elle est très gentille, vous verrez.

DOGUEREAU. — Vous êtes sûr qu'elle n'a pas d'amants ?

GÉDÉON. — Absolument sûr. Nous sommes ses camarades.

DOGUEREAU, *découragé*. — Je ne saurai que lui dire, je vous assure.

GÉDÉON. — Écoutez, mon vieux, voilà un quart d'heure que vous m'embêtez avec vos scrupules ! Si vous ne voulez pas entrer, allez vous faire foutre... (*Il aperçoit Rosalie qui vient d'entrer. Il corrige vivement...*) s'il vous plaît. (*Rosalie va à Doguereau en souriant, la main tendue.*)

ROSALIE. — Bonjour, Doguereau.

DOGUEREAU, *timidement*. — Bonjour, Madame.

ROSALIE. — Pas Madame : Rosalie ! Ici tout le monde m'appelle Rosalie.

DOGUEREAU, *détendu*. — Bonjour, Rosalie.

ROSALIE, *embrasse légèrement Gédéon sur la joue*. — Bonjour, Gédéon. — Cosmo n'est pas avec toi ?

GÉDÉON. — Il va venir. Il fait sauter la colline de San-Miguel et il est à toi.

ROSALIE. — Nous l'attendrons pour le café.

GÉDÉON. — Naturellement. — Figure-toi que cet idiot n'osait pas entrer sous prétexte que tu es honnête.

ROSALIE. — Je le comprends. Rien n'est plus découra-

geant, à première vue. Surtout sous ce climat. (*Les deux hommes rient.*)

DOGUEREAU. — N'est-ce pas ?

ROSALIE. — Mais pourquoi le lui dire ? Il s'en serait aperçu tout de suite.

GÉDÉON. — J'ai voulu t'éviter la fatigue de lui donner des gifles.

ROSALIE. — Ah ! bien.

GÉDÉON. — Il travaillait à Gamboa...

ROSALIE. — En effet. On doit s'y faire une drôle d'idée des femmes !

DOGUEREAU, *gaiement*. — Voilà deux ans que je travaille au Panama. J'ai commencé à Colon. J'ai été à Gatun, à Chagresito et à Juan Grande. Je n'ai jamais vu une ville aussi pourrie que Gamboa.

ROSALIE, *en riant*. — Ce n'est tout de même pas pour cette raison que vous l'avez quittée ?

DOGUEREAU, *qui rit aussi*. — Oh ! non. Au contraire. Je m'y plaisais bien. La rigolade y était extrêmement bien organisée. Mais le travail... pouah !

GÉDÉON. — Pouah !

DOGUEREAU. — Tandis qu'ici, il y a à faire, paraît-il ?

GÉDÉON. — Tu t'en apercevras demain matin. (*S'exécutant.*) Je te dis « tu », hein ? C'est plus pratique.

DOGUEREAU. — Bien sûr !

ROSALIE. — Ah ! si vous aimez le travail, vous vous plairez dans notre trou.

DOGUEREAU. — Je m'y plais déjà. Surtout chez vous. On se croirait en France.

GÉDÉON. — Je te l'avais bien dit.

ROSALIE, *se récriant sincèrement*. — Oh ! en France.

DOGUEREAU, *pensif*. — J'habitais une petite maison près de Lons-le-Saulnier qui ressemblait à celle-ci.

ROSALIE. — Nous étions d'Aix-en-Provence, mon frère et moi.

DOGUEREAU. — Et vous avez refait, à deux pas de la jungle, la maison que vous aviez quittée ?

ROSALIE. — Oui. J'avais peur de ce pays. Je pensais que, pour lui résister, un peu d'ordre et quelques anciennes habitudes seraient encore plus utiles que la quinine.

DOGUEREAU. — Vous avez réussi. Sans le paysage, l'illusion serait complète.

GÉDÉON, *qui en écrase un*. — Et sans les moustiques.

DOGUEREAU. — C'est le même calme... le même silence...

ROSALIE. — Je n'aime pas le silence d'ici. (*Un petit silence.*)

DOGUEREAU. — Mais comment avez-vous fait ?

ROSALIE. — J'ai encombré nos malles de souvenirs. Chaque chose dans cette pièce a son histoire. Même la plus affreuse. Même ce panorama. (*Elle désigne Marseille et Notre-Dame de la Garde.*)

DOGUEREAU. — Ah ! oui ?

ROSALIE. — Un souvenir de Marseille. Mon seul voyage avant de venir ici.

GÉDÉON. — Elle ne voyage pas souvent... Mais quand elle se décide...

ROSALIE. — Pourquoi êtes-vous venu à Panama ? Si je suis indiscreète, vous n'êtes pas obligé de répondre.

DOGUEREAU. — Oh ! c'est bien simple. J'étais contre-maître à Lons-le-Saulnier. On m'a dit : « Veux-tu venir travailler au canal ? Tu gagneras trois fois plus d'argent. La vie est deux fois moins chère et tu auras toutes les femmes que tu voudras. » Alors je suis venu.

GÉDÉON. — Tout comme moi.

ROSALIE. — Et vous n'avez laissé personne là-bas ?

DOGUEREAU, *vague*. — Personne n'a essayé de me retenir.

GÉDÉON, *riant*. — Ils étaient trop contents de se débarasser de toi !

DOGUEREAU, *qui ne rit pas*. — Peut-être. En tout cas, il n'est pas étonnant que je sois là... tandis que vous, Rosalie...

GÉDÉON, *se levant brusquement*. — Fous-nous la paix !

DOGUEREAU, *interloqué*. — Quoi ?

GÉDÉON. — Occupe-toi de tes affaires !

ROSALIE. — Sois raisonnable, Gédéon. Doguereau ne peut pas savoir.

GÉDÉON. — Qu'il se mêle de ce qui le regarde !

DOGUEREAU, *à Rosalie*. — Si je vous ai peignée, je vous demande pardon.

ROSALIE, *ferme, à Gédéon*. — Je t'assure qu'il faut t'expliquer maintenant. Sans cela, Doguereau pourrait s'imaginer des choses...

GÉDÉON, *tendrement*. — Tu vas encore pleurer.

ROSALIE. — Je ne pleurerai pas. Je te le promets.

GÉDÉON, *avec une espèce de rage*. — Eh ! bien, Rosalie est venue avec son frère. Un petit type épatant, mer-

veilleux. Lesseps... le grand... lui avait envoyé une lettre pour le féliciter de son travail à Gatun, c'est tout dire. Grâce à lui, nous avons compris ce que c'était que le canal. (*Il ricane.*) Et, en principe, tu es là pour le remplacer.

DOGUEREAU. — Mais pourquoi ? On l'a appelé ailleurs ?

GÉDÉON. — Oui. Ailleurs. — Tu as entendu parler de la fièvre jaune ?

DOGUEREAU. — Ah !

GÉDÉON. — Alors, tu penses bien que tu ne le remplaceras pas. Seulement, notre équipe se compose de cinquante nègres et de trois blancs. Tu seras un des trois... Voilà.

DOGUEREAU, à *Rosalie*. — Mais à ce moment-là vous n'avez pas eu envie de repartir ?

GÉDÉON. — Ça ne te regarde pas d'abord. — Mais la pauvre, même si elle en avait eu envie... Panama, c'est assez loin d'Aix-en-Provence, je ne sais pas si tu as remarqué.

DOGUEREAU. — Et elle n'avait pas d'argent ?

GÉDÉON. — Tu devines tout. Figure-toi qu'elle n'avait pas d'argent. Et la Compagnie a refusé de la rapatrier. Il paraît qu'elle n'a pas de titres.

DOGUEREAU. — Tout de même, si vous aviez insisté...

GÉDÉON. — Elle n'a peut-être pas beaucoup insisté. Tu comprends, son frère, c'était tout ce qu'elle avait au monde...

ROSALIE. — Tu vois, je n'ai pas pleuré...

DOGUEREAU, devant le portrait de l'homme à barbe. — C'est lui ?

GÉDÉON. — Non, ça, c'est le mari de Rosalie. (*Joyeusement.*) Il est d'ailleurs mort, lui aussi.

DOGUEREAU, en condoléance, à *Rosalie*. — Oh ! Je suis désolé...

GÉDÉON. — Il y a quatre ans, ne te fatigue pas. Et lui, c'était dans son lit, à Palavas-les-Flots, pas intéressant !

ROSALIE. — Gédéon, je ne te permets pas.

GÉDÉON. — C'était d'ailleurs un idiot qui l'avait quittée... quitter une femme comme elle, quand on a cette gueule-là !

ROSALIE, l'excusant avec rosserie. — C'est peut-être la raison, justement.

GÉDÉON. — Personne ne peut croire que tu aies épousé ce barbu. Doguereau pas plus que les autres.

ROSALIE. — C'était un ami de ma famille.

GÉDÉON. — Même comme ami, je n'en aurais pas voulu.

ROSALIE. — Ce n'est pas très gentil ce que tu fais... Si tu crois que cela m'amuse de le défendre !

GÉDÉON. — Excuse-moi. Je ne peux pas le souffrir, ce type-là. Enfin, il est mort, c'est l'essentiel !

ROSALIE, *fâchée*. — Ce que tu dis est ignoble.

GÉDÉON. — Je sais bien. Mais enfin, Cosmo a raison. « On n'est pas venu si loin pour n'avoir pas le droit de dire ce qu'on pense. »

ROSALIE. — D'ailleurs, pourquoi n'est-il pas encore là, celui-là ?

GÉDÉON. — Je te l'ai dit. Il fait sauter la colline de San-Miguel.

DOGUEREAU. — La colline de San-Miguel ?

ROSALIE, *corrigeant*. — Un petit morceau de la colline !

DOGUEREAU. — Ah ! bon.

ROSALIE. — Mais pourquoi à cette heure-ci ?

GÉDÉON. — Cosmo est toujours prêt à faire sauter quelque chose, tu le sais bien. A n'importe quelle heure, n'importe où, n'importe comment. (*A Doguereau.*) Les nègres l'appellent Dynamite. Il n'a que ça à la bouche et dans les poches.

ROSALIE, *mécontente*. — Il n'aura pas diné.

GÉDÉON. — Mais si, ne t'inquiète pas. Entre deux explosions.

ROSALIE. — Et mon café sera exécrable.

GÉDÉON, *à Doguereau*. — Ah ! oui, je te préviens. (*Avec emphase.*) Fais-lui des compliments de « son café ». Elle nous invite très gentiment tous les soirs à venir le boire. Mais il s'agit de l'apprécier.

ROSALIE, *un peu agressive*. — Tu n'aimes pas mon café ?

GÉDÉON, *à Doguereau*. — Tu vois ! (*A Rosalie.*) Je l'admire et je le respecte, ton café.

ROSALIE. — Parce que, sans cela, tu peux aller le boire ailleurs.

GÉDÉON. — Ah ! je dois te prévenir aussi : on ne sert pas d'alcool chez Rosalie. Au bungalow, tant qu'il te plaira, mais pas ici.

ROSALIE, *en souriant*. — Pas d'alcool et pas de femme.

GÉDÉON. — Ça va te changer de Gamboa.

DOGUEREAU, *timidement*. — Vous y allez bien tout de même de temps à autre ?

GÉDÉON. — À Gamboa ?

DOGUEREAU. — Après tout. — Nous n'en sommes guère qu'à une vingtaine de kilomètres.

SCÈNE III

LES MÊMES, COSMO.

Cosmo entre. C'est un homme qui n'a pas d'âge. Il prétend qu'il l'a oublié. Son costume se compose, comme celui de ses compagnons, de la chemise et du pantalon de toile blanche. Seulement, sa ceinture et ses bottes ont été choisies avec soin et coquetterie. Il a de beaux yeux aigus. Des gestes gracieux de fauve. Il est redoutable et charmant.

COSMO. — C'est toi, Doguereau ?

DOGUEREAU. — C'est moi.

COSMO. — Tu as une bonne gueule. J'espère que tu me plairas.

DOGUEREAU. — Moi aussi. (*Ils se serrent la main.*)

COSMO, *gentiment, à Rosalie*. — Comment vas-tu, petite ombre ?

ROSALIE. — Nous n'avons pas entendu d'explosions. Aurais-tu fait grâce à la colline ?

COSMO, *avec enthousiasme*. — Je suis furieux. Les nègres m'ont creusé une excavation tellement profonde... je n'aurais même pas pu faire sauter un cactus.

GÉDÉON, *à Doguereau*. — Ecoute-le parler de sa dynamite.

COSMO. — Je n'y peux rien ! J'aimais déjà les pétards quand j'étais tout petit. Je suis né artificier comme on naît marin.

ROSALIE. — Mais la colline... on la garde ?

COSMO. — Tu veux rire. Demain matin, à la première heure, je vais vous organiser un de ces tremblements de terre... Quand tu te lèveras, tu ne reconnaîtras plus le paysage.

ROSALIE. — A la bonne heure ! (*Elle disparaît dans le réduit.*)

COSMO, après un énorme clin d'œil complice à Gédéon et en le poussant du coude. — La vérité, c'est que j'aurais peut-être pu m'arranger pour en finir ce soir. Mais j'ai eu comme une espèce d'étourdissement. (Gédéon et lui éclatent de rire. Rosalie sort du réduit avec un visage d'angoisse.)

ROSALIE. — Un étourdissement ?

COSMO, qui s'étrangle de rire. — Oui. Un étourdissement. (La gaieté de Cosmo et de Gédéon redouble.)

ROSALIE. — Et cela vous fait rire ?

COSMO. — Ça nous fait rire.

ROSALIE, avec une vraie rage. — Imbéciles !

GÉDÉON. — Ne te fâche pas !

ROSALIE. — Je parie que vous avez encore bu de l'eau...

COSMO. — C'est ce qui nous a saoulés.

ROSALIE. — Je vous ai suppliés de ne vous servir que d'eau bouillie.

COSMO, sèchement. — Je t'ai déjà dit que l'eau ne donnait pas la fièvre. Surtout pas à nous !

ROSALIE. — Ah ! Non ?

COSMO. — Non. L'eau ne peut pas être notre ennemie. A nous, qui lui fabriquons de nouvelles routes.

ROSALIE, avec véhémence. — C'est tout de même elle qui a tué Robert.

COSMO, réellement exaspéré. — Ne recommençons pas cette discussion idiote.

GÉDÉON, gentiment. — Tu le connais bien, Rosalie, il ne supporte pas qu'on dise du mal de l'eau devant lui.

COSMO. — Surtout que c'est une calomnie !

ROSALIE, avec angoisse. — Peu importe d'ailleurs. — As-tu eu des tremblements ?

COSMO, qui recommence à rire. — Quelques-uns.

ROSALIE, avec encore plus d'angoisse. — Et comme un voile rouge devant les yeux ?

COSMO, en riant. — Non. Pas de voile rouge. Pas le moindre voile rouge.

ROSALIE, un peu soulagée. — Pas de gros papillons noirs non plus ?

COSMO. — Ni papillons, ni voile. Tu m'excuseras. (Gédéon et lui sont hilares. Rosalie, l'angoisse passée, est sur le point de défaillir.)

DOGUEREAU. — Qu'avez-vous, Madame ?

GÉDÉON. — Tu es toute blanche.

nrf